

Zeitschrift: Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura
Herausgeber: Association pour la défense des intérêts du Jura
Band: 22 (1951)
Heft: 12

Artikel: Le Grand-Val
Autor: Borel, P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-825596>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES INTÉRÊTS DU JURA

Bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura
CHAMBRE D'ÉCONOMIE ET D'UTILITÉ PUBLIQUE DU JURA BERNOIS

XXIII^e ANNÉE

PARAIT UNE FOIS PAR MOIS

N^o 12. DÉC. 1951

SOMMAIRE :

Le Grand-Val

Action jurassienne de solidarité en faveur des C. J.

LE GRAND-VAL

Mon cher Jean-Pierre,

De votre grande ville, vous m'avez demandé de vous parler du pays que j'habite, qui me plaît et que j'aime. Je le fais volontiers, car c'est pour moi un plaisir de dire combien ce coin de terre m'agrée.

Figurez-vous un vallon d'émeraude enchâssé entre deux montagnes qui le dominent de quelque 400 mètres. Ces montagnes aux croupes arrondies bornent ainsi son horizon au sud et au nord, tandis que l'extrémité orientale est barrée par un ressaut de terrain, avant-garde d'un enchevêtrement de combes, de crêtes et de cluses pittoresques.

A l'opposé, vers l'ouest, le Val s'ouvre sur le centre industriel de Moutier où, chaque jour les ouvriers des villages vont travailler. D'aucuns s'y rendent à bicyclette, d'autres utilisent le chemin de fer propre venant de Soleure par le tunnel percé sous la chaîne du Weissenstein. S'il n'est pas placé sur quelque grande artère internationale, notre vallon se trouve en bordure immédiate de la ligne Paris-Belfort-Porrentruy-Delémont - Moutier - Bienne - Berne - Simplon-Milan. Vous voyez que nous jouissons des plaisirs agrestes de la campagne tout en étant à deux pas des villes et à quelques heures de chez vous.

Venez nous voir et nous irons sur les rochers qui bornent le val, soit sur Graiteray, au sud, où les combes humides permettent aux fougères d'atteindre un développement superbe, où les terres marneuses retiennent des marécages à flanc de coteau dans lesquels les prêles, les carex, les populages forment de véritables colonies tandis qu'aux rochers s'agrippent les scolopendres et les polypodes élégants. Là, le sous-bois abrite l'ail des ours aux étoiles d'argent et les prairies donnent la morille au printemps et à l'automne la chanterelle et le cèpe que nous appelons bolet dans le pays.

Préférez-vous les côtes sèches exposées au soleil ? Nous gravirons alors l'une ou l'autre des quatre charrières qui escaladent en de multiples détours la magnifique montagne de Raimeux dont les donjons rocheux émergent des forêts. Vous y verrez, penché sur le chemin

ou dressé contre la pierre grise, l'élégant amélanchier aux feuilles cotonneuses, aux fleurs blanches et légères. Vous découvrirez parmi les éboulis l'anthéric à fleur de lys et dans la fente d'un roc l'œillet giroflé. Tout au long de notre ascension nous verrons courir les lézards sur la roche nue et, peut-être, aurons-nous l'occasion d'apercevoir quelque vipère se chauffant au soleil.

Arrivés sur l'épaule de la côte, « Le Crêt », vous serez surpris de ne point encore contempler un vaste horizon, mais bien un plateau peu incliné concave par endroits. Ce sont les « Combes » dont le sous-sol humide est formé d'argile. Ces combes sont elles-mêmes surmontées de la croupe terminale qui porte le nom de « Mont ». Faisons l'ascension de ce Mont et nous aurons la plus belle vue qui soit sur la chaîne du Jura.

Cette configuration tectonique est propre au Jura plissé, dont les couches calcaires ou marneuses, parallèles et superposées, sont comme des vagues pétrifiées dont les flancs et la crête se désagrègent lentement.

Ces flancs usés forment ces arêtes rocheuses revêtues de forêts parsemées de rocs en saillies, de tours et de falaises déchiquetés entre lesquels les « Vannes » laissent passer des ruisseaux torrentueux dévalant de cirques rocheux en ruines, portant les noms évocateurs de Morteroche, Effondras ou Gorvira.

Ces épaulements soutiennent le plateau et la combe qui sont couverts de pâtures à caractère d'alpages. C'est précisément là que la montagne est formée d'une vaste couche de terres lourdes, de marnes qui, sous l'effet des agents atmosphériques, se sont creusées plus rapidement que le roc, dessinant ainsi des vallonnements longitudinaux irréguliers d'où s'échappent des ruisselets dont l'action érosive entame le « Crêt » pour gagner la vallée.

Le « Mont » est simplement l'intérieur rocheux de la montagne qui apparaît entre deux combes latérales. Son sommet est souvent déjeté et abrupt du côté nord, car la poussée géologique vint vraisemblablement du sud. Le « Mont » est fissuré dans toute son étendue. Il est donc pauvre en eau car les pluies s'infiltrèrent rapidement dans la roche fendue. Cette caractéristique conditionne toute la vie des montagnes qui bornent le Grand-Val et, — du fait que bon nombre des pâtures appartiennent aux « gens du bas » — conditionne en partie la vie de la vallée.

L'aridité du sol ne permet pas de grandes cultures, ni l'exploitation de forêts importantes car on n'y rencontre que des boqueteaux ou des arbres isolés se maintenant dans les endroits les plus frais. Parsemez ces prairies supérieures de fermes ou de petits groupes de maisons (dont les habitants entretiennent avec soin les citernes recueillant l'eau du toit) et vous aurez une image des montagnes qui enserrèrent notre nid.

Ajoutez de part et d'autre une cluse profonde qui tranche la chaîne jusqu'au pied et vous verrez au fond de ces gorges s'échapper les eaux de toutes nos vallées. Ces vastes déchirures laissent voir la construction géologique de nos montagnes. Les plus intéressantes chez nous sont celles de Court, de Moutier et du Bechlet, sans oublier la

grande cluse de Saint-Joseph qui est une porte ouverte sur la Suisse alémanique, par la vallée de la Dünner, en terre soleuroise.

Le temps passe, il est l'heure de redescendre. Prenons la Vieille charrière, cette charrière si raide que, selon la tradition : « Les chevaux gémissaient en l'abordant ». Gagnons ce promontoire. C'est « La Belle Rotcha » (la belle roche) d'où l'on voit toute la vallée. Nous sommes au-dessus de Corcelles.

A nos pieds la forêt dévale la pente pour s'arrêter à mi-côte. Puis viennent les pâtures du val dont l'herbe savoureuse croit sur les éboulis et les graviers provenant de l'usure des roches. Puis, plus bas, des haies vives les séparent des terres arables où sont disséminées des fermes. Portons nos regards plus bas encore, traversons les derniers champs et nous sommes dans les villages cachés dans les vergers qu'arrosent la Rauss, venant de la faille de Saint-Joseph et la Gabiatte qui traverse Corcelles, le petit village que voilà, situé en amont.

Si nous en croyons les historiens, le nom de Corcelles rappelle l'époque romaine, tant il est vrai que ce peuple a laissé chez nous bon nombre de noms de lieux portant une appellation similaire : Court, Courfaivre, Courgenay. Il est fort probable que les Romains connaissaient cet endroit placé à deux kilomètres de la cluse, trait d'union entre notre vallon et le Plateau. On a du reste trouvé près de Corcelles (selon Quiquerez) un tombeau formé de dalles de tuf.

Descendons à Corcelles qui est essentiellement agricole. On y trouve toutefois une forge possédant un martinet hydraulique utilisé



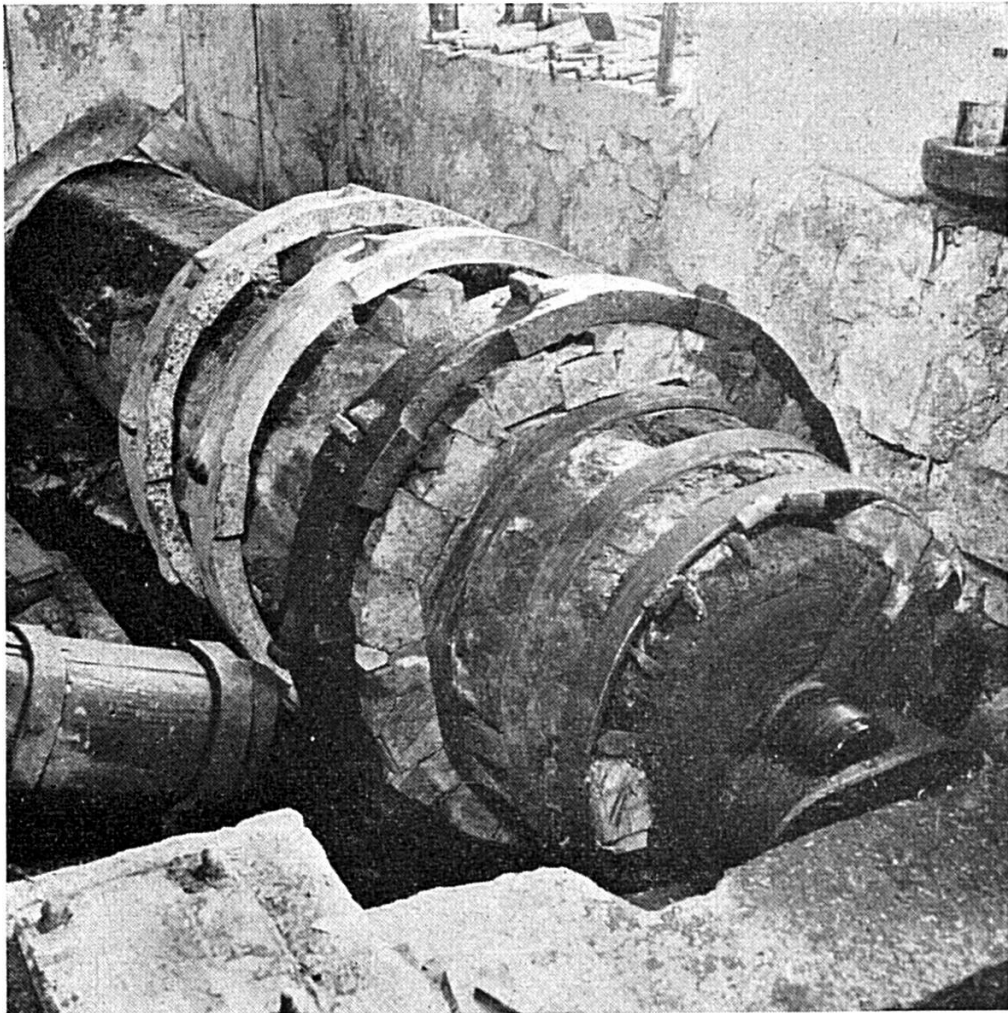
Cliché Adij 316

Le martinet de Corcelles

Photo „Créa“ Moutier

de nos jours encore. Nous l'avons vu fonctionner au mois de mai 1950. Il doit être le dernier outil de ce genre dans le Jura bernois. Ce village possédait une scierie, désaffectée actuellement. Mais ce qui atteste de l'industrie des hommes aux temps passés, c'est l'existence d'énormes tas de scories de fer, situés à quelque 300 mètres au sud de la localité. L'abondance de ces déchets laisse supposer une exploitation importante.

Disons encore qu'en amont du village, près de la ferme de La Tus, un lieu sur la Gabiatte porte le nom de « Les Lavoirs ». C'est là qu'on lavait le minerai gisant en maints endroits à flanc de coteau, minerai destiné aux hauts fourneaux. On aperçoit en effet, de la route qui va de Corcelles au Bechlet, immédiatement en-dessous de la ferme, un grand champ horizontal, vraisemblablement bordé de talus, selon les vestiges que nous avons observés, formé d'une terre rouge indiscutablement ferrugineuse. On sait que l'exploitation du minerai a été poursuivie, dans la région, jusqu'à la fin du XIX^e siècle.



Cliché Adij 317

L'arbre moteur du martinet
actionné par la roue à eau

Photo „Créa“ Moutier

De plus, à un kilomètre au sud de Corcelles, se trouve la ferme des Vaivres, sur territoire de Crémines et appartenant à cette dernière. Ce nom de Vaivres semble apparenté à celui de Faibre qui, en patois, est le nom du forgeron. Vaivres semble donc une déformation de cet ancien vocable.

Etes-vous curieux des choses de la nature, nous irons alors visiter la grotte du « Metzgerloch » qui est une galerie souterraine servant d'exutoire à une source vaclusienne riche en tuf. Elle est située à l'est de La Tus (coordonnées 602, 725/238, 200).

Désirez-vous passer dans le sous-bois, nous gravirons l'agreste sentier du Gorvira qui escalade la montagne au nord du village. Ce joli sentier suit le ruisseau puis s'arrête au pied d'une paroi de rochers que l'eau franchit par une série de cascades. Il faut au voyageur une certaine habileté pour suivre la piste jalonnée de pitons plantés dans la pierre afin d'assurer ses pas. Mais alors quel ravissement de s'élever au-dessus des chutes et d'arriver au petit pont de bois qui enjambe le torrent. Puis c'est la montée dans la forêt pour arriver bientôt à la source qui sourd en plein pierrier. L'ascension vaut la peine d'être entreprise tant la nature est belle tout au long du chemin. Au reste, le voyage se termine à une portée de fusil du Raimeux de Crémines où une auberge de montagne vous accueillera. Nous redescendrons de ce belvédère par la Charrière de Crémines.

Sitôt après avoir quitté le hameau qui nous accueillit, nous entrons dans la haute futaie où le feuillu se mêle encore aux conifères. Le chemin est régulier, mais nous voici bientôt au « Long Mur ». C'est la partie la plus élevée de la charrière ; elle est établie sur un puissant mur de soutènement. De là-haut, nous avons en face de nous la trouée de Saint-Joseph entre Graiteroy et Maljoux qui en est le prolongement. Cette faille laisse apercevoir le Hinterweissenstein et la Hasenmatt appartenant à la chaîne sud du Jura.

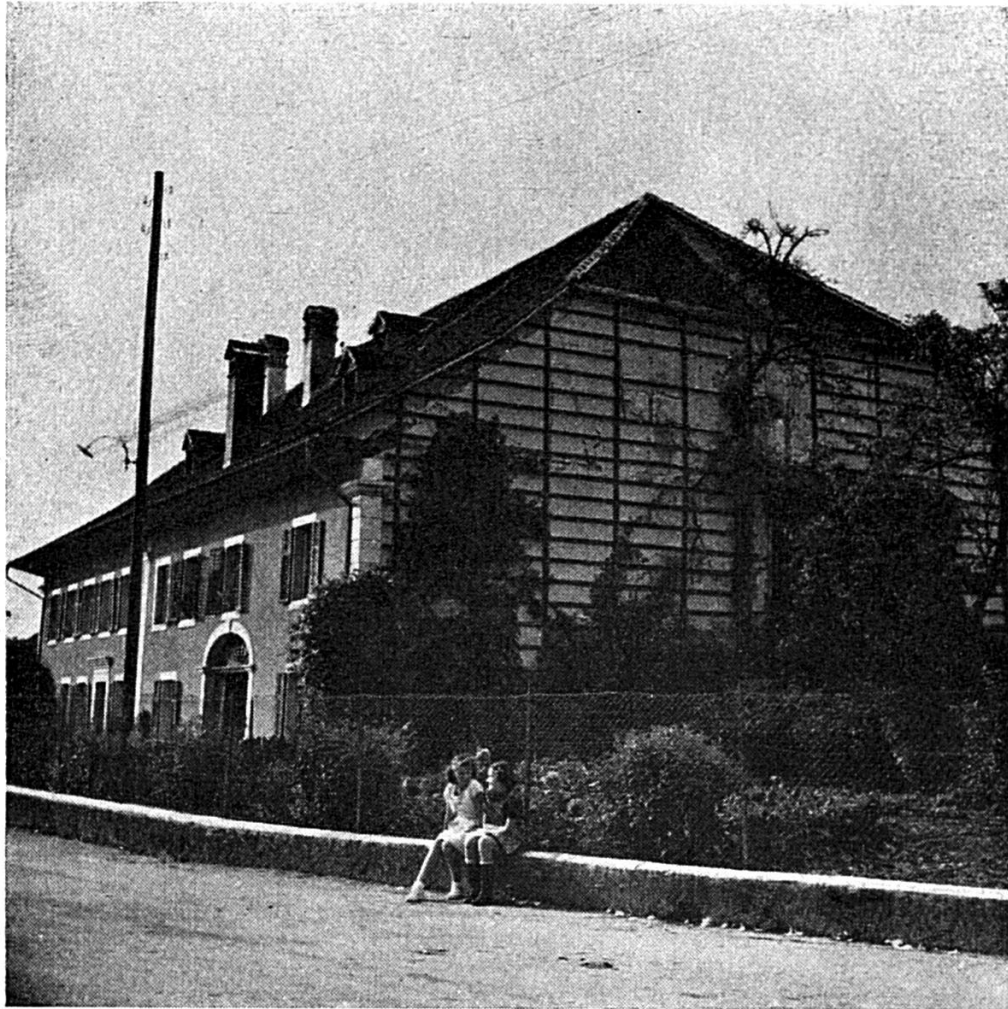
Le chemin devient pittoresque, les lacets succèdent aux lacets et les murs de protection s'élèvent aux endroits les plus dangereux. La pente est parfois fort raide, aussi les voituriers qui descendent le bois mettent-ils derrière leurs chars une glisse chargée afin de freiner l'attelage et ceci en plein été.

Tout au long de la descente, nous apercevons entre les arbres et par des échappées, le village de Crémines qui est la localité la plus importante du Grand-Val, mais non point le chef-lieu. C'est une localité de quelque cinq cents habitants vivant d'agriculture et d'industrie et comptant bon nombre d'artisans. On y trouve des fabriques de mécanique et d'horlogerie, une imprimerie, une fabrique de cartonnages, plus une biscuiterie de bon aloi.

L'ancienne partie du village compte une trentaine de fermes, pour la plupart larges et cossues. Elles possèdent presque toutes un grenier séparé de l'édifice principal.

Ces grandes fermes furent pour la plupart construites par les habitants du village. On s'y prenait ainsi :

Lorsqu'un agriculteur désirait construire, la commune fournissait gratuitement le bois nécessaire à la bâtisse et les paysans de l'endroit



Cliché Adij 318

Ferme à Crémines

Photo „Créa“ Moutier

offraient bénévolement le voiturage de la pierre et du bois. Puis on se mettait de concert à bâtir la maison.

Ce procédé communautaire valut à notre village de s'enrichir d'une trentaine de fermes cossues, car on ne ménageait ni la place, ni le matériel, sans pour autant charger le nouveau propriétaire d'une dette insupportable.

Cette manière de s'entr'aider permit, par surcroît, aux familles autochtones de prospérer et d'acquérir une honnête aisance. Tout le village en témoigne par une tenue sobre et propre qui plaît.

Ces fermes, datant du XVIII^e et du XIX^e siècles, sont recouvertes d'un large toit à deux pans, aux angles rabattus. Certaines — et c'est la majorité — sont orientées, faite du toit est-ouest, d'autres, faite du toit en direction nord-sud. Ces dernières présentent donc au soleil une façade à pignon, comme c'est le cas pour les grandes fermes bernoises du Plateau.

Toutefois, les unes comme les autres, sont aménagées intérieurement de façon identique. D'un côté le logis, de l'autre la partie rurale,

séparés par un long corridor traversant la maison de part en part ; les deux parties étant de grandeurs sensiblement égales. Tantôt l'appartement est à l'est, tantôt à l'ouest, selon les conditions du terrain. Ces maisons, typiquement jurassiennes, présentent des murs épais (souvent un mètre), bâtis à chaux et à sable.

Pénétrons dans le corridor en poussant la lourde porte doublée de planches épaisses et tournant sur deux gonds de fer. A notre droite, une porte conduit dans la partie rurale, à notre gauche, une seconde porte donne sur la chambre de famille. Cette chambre est une vaste pièce carrée, dont le plafond et les parois sont boisés. Dans un angle se dresse un gros poêle à bancs, formé de plaques de molasse. On le chauffe de la cuisine placée au centre du bâtiment. On l'appelle le « countch », il porte souvent une date et des initiales dans une bande surmontant une « cavette » à porte de fonte.

Le banc inférieur est tout au long de l'année chauffé par le feu du fourneau potager, alors que le banc supérieur ne l'est qu'en hiver. Devant le premier banc, une banquette de sapin fait l'office de marche pour permettre l'ascension de ce vénérable countch. Dans la muraille, contre laquelle le poêle est construit, on a ménagé une petite niche, le « couqueli » dont le plancher est un véritable petit foyer, surmonté d'un canal rejoignant la cheminée. Pendant les longues soirées d'hiver, alors que nous ne possédions pas l'éclairage électrique, on faisait brûler sur ce petit âtre des bûchettes de pin dont la vive flamme éclairait la chambre. Les enfants perchés sur le banc supérieur se chauffaient, le père lisait assis sur le banc inférieur tandis que la mère tricotait ou filait. Il nous souvient encore d'une bonne soirée passée à Souboz, en compagnie d'amis, soirée pendant laquelle nous avons fait revivre cette ancienne coutume.

D'aucuns critiqueront peut-être nos ancêtres qui embarrassèrent la pièce principale du logis par cette grande construction de molasse. Qu'ils se détrompent, elle est vraiment à sa place, elle a sa raison d'être. En effet, le climat du Jura est rarement clément, souvent cru, voire froid, même en été, par temps de pluie. Qu'un enfant en bas âge risque de prendre froid, vite on place la bercelonnette près du poêle tempéré de la chambre de famille. Que le père rentre mouillé des champs, il s'assoit sur le banc tiède pour « prendre une poignée de chaud », selon l'expression du pays. Qu'une petite lessive ait de la peine à sécher, on la suspend à des lattes de bois fixées au plafond. Que la ménagère veuille tricoter, bien qu'il fasse « frisquet », elle s'installe sur le banc, ses petits enfants à ses côtés. Et le soir, la flamme du « couqueli » met de la lumière au sein de la famille réunie.

Dans les plus vieilles fermes, un « trapon » s'ouvrant directement sur le grand banc permet d'accéder aux chambres supérieures très basses, car il n'y a pas d'escalier. Les bouffées d'air chaud émanant du poêle s'en iront tempérer ces chambres car aucun moyen de chauffage n'y est installé. C'est le domaine des grandes filles et des garçons ; les garçons dans la chambre la plus froide, les filles dans celle qui est au-dessus de la chambre familiale. Souvent un plancher posé sur des poutres équarries à la hache sépare seul l'étage du rez-de-chaussée.

A côté de la chambre de famille, dont il n'est séparé que par une simple paroi, un cabinet étroit sert de chambre à coucher aux parents. Il est chauffé par un des flancs du gros poêle de molasse placé à cheval sur l'une et l'autre pièce. Ainsi, père et mère veillent sur le tout petit qui dort dans son berceau dans l'endroit du logis le plus chaud.

Quittons la chambre de ménage, pour gagner la cuisine en passant par une porte pratiquée dans un mur très épais. Ce mur est en quelque sorte un de piliers qui soutient la voûte, car le plafond est voûté, l'arche retombant sur une seconde muraille non moins épaisse. Cette cuisine est une vaste pièce rectangulaire dont la longueur égale souvent celle des deux chambres ; elle mesure généralement plus de quatre mètres de large sur sept de long.

La muraille mitoyenne que nous venons de traverser est celle dans laquelle sont établis les conduits menant la fumée de tous les appareils de chauffage à mi-hauteur de la voûte qui porte, encastrées dans ses flancs, de grosses poutres de bois ronds placés à distance raisonnable pour recevoir les « bâtons » auxquels on suspend la charcuterie de la ferme. Jambons et saucisses, larges bandes de lard et autres morceaux aussi délectables les uns que les autres.

Dans cette cuisine, du côté des chambres, est installé le fourneau potagerr, il a pris la place de l'ancien foyer. Il chauffera le ban inférieur du poêle, comme nous l'avons vu. A côté la large gueule du poêle supérieur dans laquelle on enfourne les fagots et tous les gros morceaux de bois que le paysan a façonnés pendant ses moments de loisirs alors qu'il faisait mauvais temps. Vieilles souches et racines qu'il est allé déterrer en bonne saison. Bois bon marché qui trouve son emploi. Puis c'est, tout à côté également, une chaudière pour cuire aux porcs et utilisée peut-être aux jours de lessive.

Le mur fermant la voûte du côté extérieur est percé d'une large ouverture qui est la gueule du four à pain, construit à l'extérieur de la maison. Un petit toit en appentis, recouvert de tuiles, l'abrite. Entre les solives et le four, on réduit la large pelle de bois employée pour retirer les miches du four et le balai de « darre » qu'on utilise pour enlever les cendres lorsqu'on boulangé. Sous la gueule du four, une niche profonde reçoit les cendres qui sont ainsi mises en lieu sûr.

A côté du four, la fenêtre unique devant laquelle est placé un évier creusé dans le calcaire du Jura. Puis vient une porte donnant sur l'extérieur. C'est « l'œuchelat ». Cette porte, souvent vitrée, est munie d'une forte serrure tandis que la fenêtre est grillée au moyen de fortes barres de fer posées lors de la construction et faisant corps avec les montants.

La muraille formant le second pilier soutenant la voûte est percée de deux portes qui donnent accès à deux caves profondes et fraîches, elles-mêmes voûtées. Entre ces deux portes, le « maïtra », vaste armoire à deux portes dans la partie inférieure, à deux tiroirs pour les services, le tout surmonté d'une espèce d'étagère sur laquelle on dispose les assiettes dressées afin que l'on puisse admirer les décors de fleurs naïvement peintes par quelque artiste villageois. Crémines

Les plus beaux imprimés
sortent des presses
de l'imprimerie du journal

LE DÉMOCRATE

DELÉMONT

Tél. (066) 2 17 51

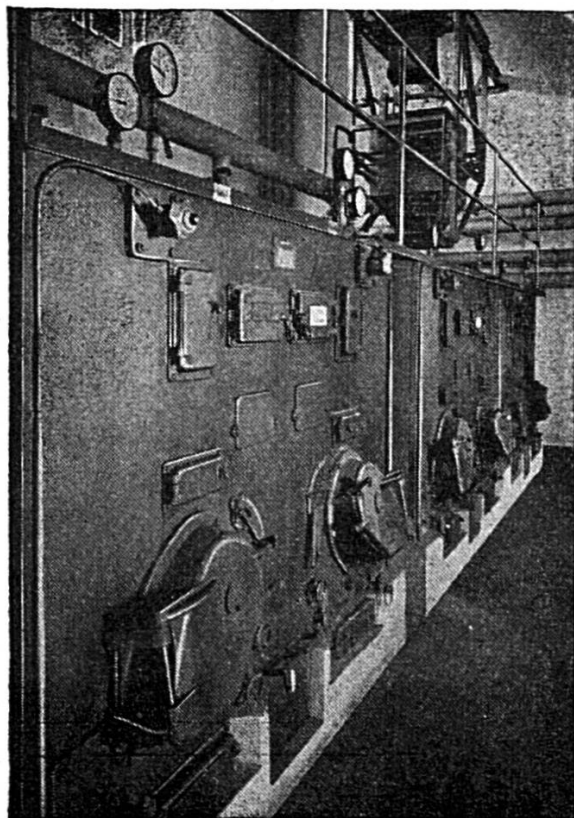
**est le miroir fidèle de la
vie jurassienne**

*Il est distribué dans tout le Jura
à la première heure
le matin*

Les Fabriques de balanciers dans le Jura bernois:

Saignelégier
Saint-Imier
Evilard
Bienne

472



Chaufferie à 6 chaudières
d'une grande usine
« Chauffage et chargement automa-
tique au charbon. »

Pärli & Cie

Chauffages en tous
genres
Ventilation
Installations
sanitaires

Bienne
Delémont Porrentruy
Tramelan

497

fournit jadis de telles assiettes fort jolies. De légères lattes de bois protègent cette vaisselle des heurts et des chutes.

La quatrième muraille ne ferme pas complètement la voûte, qui se termine par un bourrelet. L'espace ainsi ménagé permet à la fumée de s'échapper après avoir entouré la viande à sécher. Cette fumée s'en va dans la grange où elle poudre d'une fine poussière noire les tas de foin et de paille, pour encore noircir les chevrons avant de s'échapper entre les tuiles. Chose curieuse, nous n'avons jamais entendu dire qu'une ferme ait pris feu par des étincelle entraînées par la fumée. Il faut dire que lorsqu'on sèche la viande, les étincelles ont tout le temps de s'éteindre car le tirage n'est pas fort et bien souvent la fumée stagne longtemps avant de se dissiper. Ceci au grand dam de notre gorge peu habituée à cette atmosphère âcre.

Le fond de la cuisine était jadis de terre battue, plus tard on le recouvrit de planches puis de briques rouges et, de nos jours, le béton a remplacé ces briques. Ce ne fut pas un progrès, car les briques rouges étant cuites sont beaucoup plus chaudes que le béton posé à même le sol. Il s'en suit qu'actuellement, ces cuisines sont de véritables glacières car la chaleur des chauffages s'en va directement dans la grange tandis que le sol est très froid. Les caves elles-mêmes contribuent à maintenir cette froidure. Aussi, concevons-nous que le paysan préfère vivre dans la chambre ou à l'écurie.

Ces cuisines tendent à disparaître, car l'agriculteur sacrifie volontiers l'avantage de sécher sa viande lui-même à celui de posséder une cuisine plus rationnellement aménagée. Voici pourquoi :

La condensation produite par les différences de température couvre d'une buée la vaste voûte. Cette humidité tombe souvent en larges gouttes sur le potager, sur la longue table faite d'une seule pièce taillée dans une bille d'érable ou de hêtre, voire sur les gens, tachant irrémédiablement les habits. Il arrive également que de la viande mal conditionnée ou bouchoyée en mauvaise saison soit atteinte par les mouches qui n'hésitent pas à y pondre leurs œufs. Ceux-ci éclosent malgré la fumée et il arrive parfois qu'un gros asticot, aux pas mal assurés, se laisse choir à la verticale n'importe où. C'est l'annonce d'un désastre. Le paysan s'arme alors d'une fourche de bois à deux branches munies de plus petites fourches aux extrémités et, délicatement, descend le « bâton : porteur du jambon véreux.

Et nous songeons au chemin parcouru en comparant ces antiquités cuisines au laboratoire moderne où chaque chose a été conçue de façon à ménager la peine, à éviter la poussière, à supprimer la fumée, à ramasser en un espace restreint les appareils nécessaires à la cuisinière.

Il faut avoir vécu au milieu des gens qui utilisent encore de telles cuisines pour comprendre combien ils ont de peine. Mais à vrai dire, ils ne sont point malheureux, tant il est vrai qu'on porte le bonheur en soi.

Si l'on sort de la cuisine par la porte donnant sur le corridor mitoyen, on pénètre dans la partie rurale dont l'entrée principale se trouve tout à côté de la porte par laquelle nous sommes entrés il y a un instant.

Cette entrée principale est une immense porte cochère en anse de panier dont les énormes pierres reposent sur de non moins gros blocs taillés formant les montants. Au pied de ces montants, une saillie en forme de boute-roues est destinée à chasser dans l'ouverture béante le char qu'on aurait mal dirigé. La clef de voûte porte dans un écusson taillé en relief les initiales du premier propriétaire, une date, parfois des armoiries.

La porte elle-même est formée de grandes planches qui témoignent de la taille des sapins qu'on abattit pour la construction. Cette porte est à deux battants égaux et symétriques. Ils se ferment au moyen d'une forte clef de bois qu'on manœuvre à la main pour la glisser dans une rainure du plafond.

Toutefois, ces larges vantaux ne s'ouvrent que lorsqu'on veut pénétrer avec un char. On entend alors le bruit que font les massifs montants de bois pivotant dans des anneaux de fer. Pour l'usage courant, une porte plus petite est ménagée au milieu de la grande. Elle est également à deux vantaux. On la ferme, le soir, au moyen d'une serrure ordinaire munie d'une clef. Cependant, cette clef est généralement perdue ou bien la serrure est gâtée. On remédie à cette carence en appuyant sous la serrure un fort bâton placé de biais depuis le plancher. D'un coup de pied sec, le paysan chasse le bâton contre la porte qu'on ne pourra jamais ouvrir de l'extérieur. Nous ne connaissons pas de véritable vieille porte qu'on condamne autrement.

Le premier local que nous trouvons en entrant est le devant-huis, il est éclairé par une fenêtre placée à côté de la porte. C'est comme une antichambre dans laquelle on réduit les harnais suspendus à de longues fiches de bois, les fourches et les râtaux, parfois les outils aratoires de jardin. Il y a également le coffre contenant le son et l'avoine. C'est là qu'on harnache les chevaux, c'est là qu'on fait boucherie, qu'on trie les pommes de terre lorsque l'automne est pluvieux. Contre le mur latéral, on a aménagé les écuries à porcs, parfois de rudimentaires toilettes, tous locaux peu propres à voisiner avec le logis

Du devant-huis on a accès à la grangerie dont le fourrageoir fait face à l'entrée, tandis que de part et d'autre sont disposées l'étable et l'écurie. Parfois une seule écurie d'un côté. Ces trois parties communiquent avec l'extérieur, derrière la maison où se trouve le fumier, dans un verger. Ces écuries sont éclairées par de petites fenêtres.

Dans les très vieilles fermes, le creux à purin se trouve sous le devant-huis, c'est la raison pour laquelle on a placé tous les locaux produisant des eaux usées à ses abords.

Il n'est pas rare que dans le même verger on ait installé un jarreste fixé par une latte de bois s'appuyant à une paroi intérieure tandis que l'autre partie se ferme sur la première au moyen d'une clef de bois semblable à celle de la porte cochère. Pour l'usage journalier, une petite porte à deux volets superposés s'ouvre au moyen d'une pièce de bois qui commande à l'intérieur un levier retenu par une fiche. A l'autre bout du fourrageoir, une porte semblable. Un petit détail, toutefois a son importance en pays..... disons giboyeux. Ce petit détail consiste en une minuscule lucarne fermée par un

volet donnant sur le tas de fumier. Cependant si toutes les charnières et tous les gonds de la maison peuvent geindre à qui mieux mieux, les gonds de cette lucarne sont soigneusement entretenus et graissés. Que l'hiver soit froid et la lune claire, certains hommes, bien reposés par un long somme sur le poêle s'en viennent, le soir, guetter par cette fenêtre si le renard ne vient pas flairer l'appât qu'ils ont benoîtement placé sur le fumier. Qu'une ombre se glisse dans le verger, délicatement la lucarne tourne sur ses charnières, un fusil s'insinue dans l'ouverture et !... à la Noël, madame s'en ira à l'église portant fièrement une magnifique fourrure fauve sur les épaules. On l'aura achetée à la foire de Moutier.

Il n'est pas rare que dans le même verger on ait installé un jardinet, histoire de voir si le terrain est bon ! Toutefois, un œil averti constatera que la ménagère n'a planté qu'une rangée de choux de Bruxelles. Si par hasard vous êtes observateurs, vous remarquerez que cette unique rangée est plantée en direction de la petite fenêtre. Que la neige recouvre le sol, les têtes de choux dépasseront quelque peu. Il n'en faut pas plus pour que les lièvres viennent brouter cette providentielle nourriture, présentant innocemment le flanc à la carabine. Ça fera un civet pour dimanche.

Disons d'emblée que ceci est de l'histoire ancienne et que cela ne se fait plus.

Revenons, si vous le voulez bien, mon cher Jean-Pierre, à notre grange. Sur les écuries on dispose les tas de foin sur des planchers qui chez nous portent le nom de soliers. Plus haut, directement au-dessus du fourrageoir, un troisième plancher recevra la moisson, c'est le « chéfal ». Si la maison comprend des chambres placées sur le devant-huis, le plancher qui les recouvre est appelé « les aileaux ». C'est là qu'on réduit tous les ustensiles, tous les outils, tous les objets qu'on n'utilise pas. Les aileaux sont les lieux de prédilection des gamins qui en reviennent couverts de poussière.

Il faut le dire, notre description concerne une ferme qui n'aurait pas subi de transformations. C'est la ferme type. Mais au cours des ans, chacun a jugé bon d'apporter quelque amélioration à sa maison ainsi la diversité s'accroît, car chacun aménage son nid à sa façon et selon ses moyens.

Nous avons pensé qu'il était bon de vous dire ces choses, car le pittoresque s'en va et c'est dommage pour l'artiste qui vibre avec l'âme des choses.

Avant de nous rendre à Grandval, nous passons au pied d'un vaste monticule en terrasse, bordé de grands arbres. C'est sur cette terrasse que se trouve le lieu-dit Champ de Sales ou Champ du Sabre. C'est là, selon la tradition, qu'avaient lieu les combats judiciaires au temps où on vidait de façon si énergique une querelle. Mais n'allez point croire que les Créminoises soient gens à bagarre, la preuve en est fournie par l'évêque anglican de Jérusalem, un Gobat de Crémises, habitant dans sa jeunesse le village même et étant tout doux et bonté.

* * *

Quittons, si vous le voulez bien, Crémines pour nous rendre à Grandval, chef-lieu du vallon et de la paroisse. Nous ne suivrons pas la route cantonale, mais le petit chemin qui s'en va à travers champs. C'est le chemin des prés, bordé de larges pommiers couverts à profusion de mille bouquets blancs et roses, alors que le printemps est là, abritant du soleil au fort de l'été et donnant d'amples moissons de fruits à l'automne. C'est aussi le chemin qu'on suit pour accompagner un voisin au cimetière, là sous les tilleuls centenaires abritant l'église et le champ du repos.

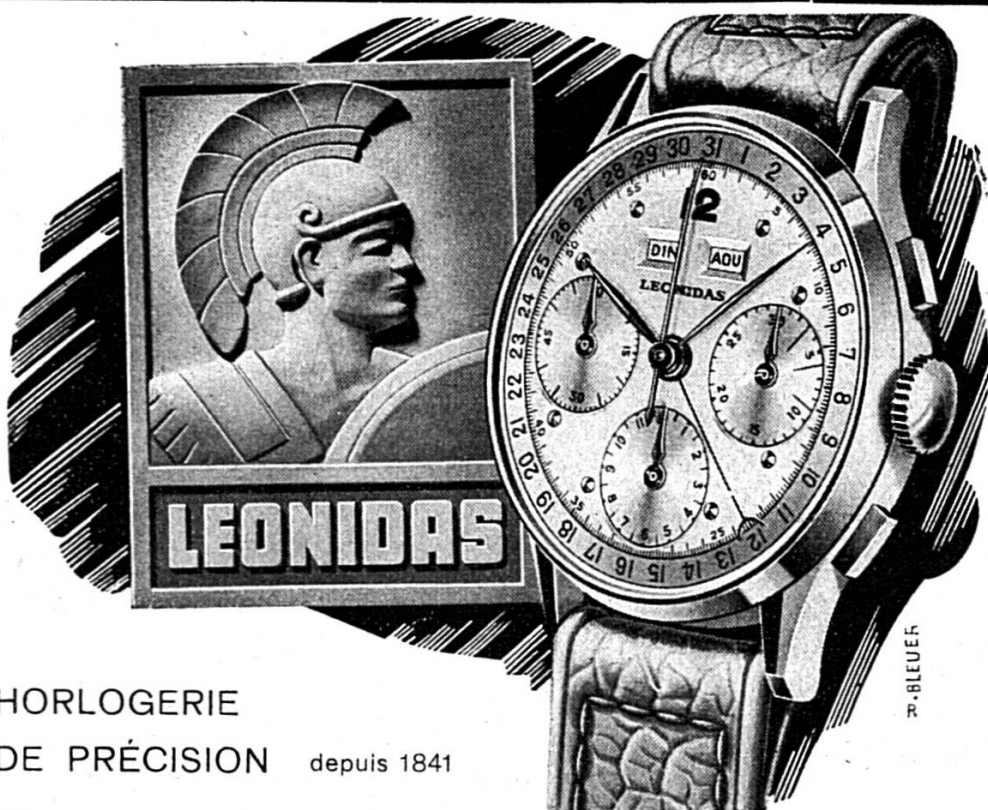
L'église, direz-vous ! Un temple plutôt, un modeste temple s'encastrant dans un modeste décor fait de verdure et de paix. Son âge ? Il est vieux, il est très vieux, il est bientôt millénaire. Hé oui, c'est (selon le pasteur E. Krieg, dans *Saint-Martin de Grandval*), en 962, que la chapelle de Saint-Martin, dans la Grande Vallée, est citée parmi les possessions de l'abbaye de Moutier-Grandval, avec le nom d'une autre chapelle dédiée à Saint Etienne et dont on n'a pas retrouvé l'emplacement.

Il est vrai que ce premier sanctuaire n'avait pas les dimensions et l'allure du bâtiment actuel, mais il n'en reste pas moins vrai que les religieux de Moutier officiaient à Grandval. Cette petite chapelle



Cliché Adij 319

Le presbytère et l'église de Grandval Photo „Créa“ Moutier



HORLOGERIE
DE PRÉCISION depuis 1841

507

Chez les bons horlogers

LEONIDAS WATCH FACTORY LTD SAINT-IMIER (Suisse)

CAISSE D'ÉPARGNE DE BASSECOURT

SUCCURSALE A PORRENTROY
AGENCE A DELÉMONT - BUREAU A MOUTIER

Banque Jurassienne d'épargne et de crédit

Fondée en 1865

Capital et réserves Fr. 1,500,000.—
Bilan. Fr. 24,000,000.—

Traite toutes opérations de banque

508

Le gros lot Frs 50 000.-

22 DÉC.

100 lots suppl. de Frs 80.-
offerts par le Père Noël

Le nombre des lots est augmenté à 42 377

La valeur globale
des lots est élevée à Frs 534 000.-

Que de gros lots!

Frs 50'000.- Frs 20'000.- Frs 10'000.-
4 x Frs 5'000.- etc.

5 BILLETS chiffres finals 0 - 4 = au moins 1 LOT

5 BILLETS chiffres finals 5 - 9 = au moins 1 LOT

10 BILLETS chiffres finals 0 - 9 = au moins 2 LOTS

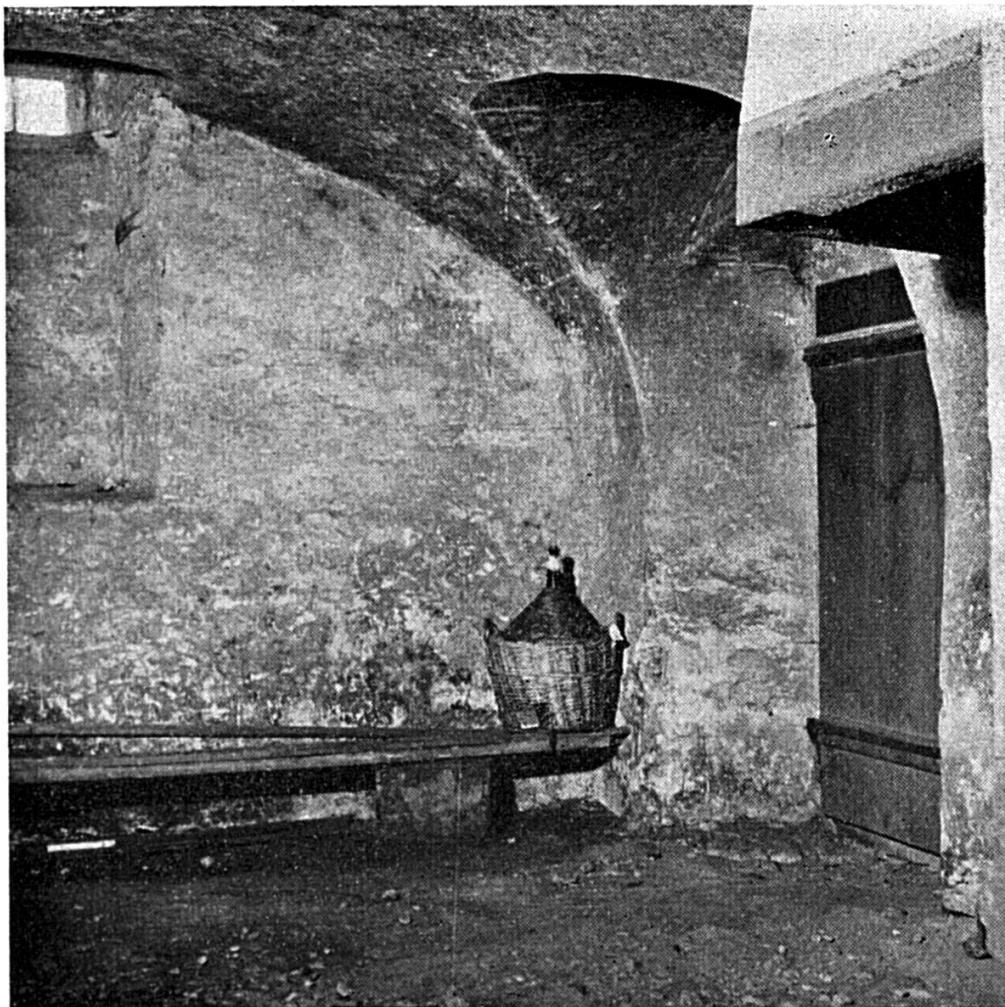
1 billet Frs 5.- (la série de 5 billets Frs 25.-, la série de 10 billets Frs 50.-) plus 40 cts de port pour envoi recommandé, au compte de chèques postaux III 10026. Liste de tirage sous pli fermé 30 cts, comme imprimé 20 cts.
Adresse: Loterie SEVA, Berne, tél. (031) 5 44 36. Les billets SEVA sont aussi en vente dans les banques, aux guichets des chemins de fer privés, ainsi que dans de nombreux magasins, etc.

SEVA

78/2

fut agrandie, notamment en 1663, année où elle acquit les dimensions actuelles en respectant les vestiges du passé. Il en résulte que la construction présente un long vaisseau étroit, portant encore sur la façade nord les petites fenêtres romanes de jadis.

Tout à côté de l'église, la cure bâtie en 1830. C'est un vaste édifice cossu et solide, construit sur un terre-plein soutenu par d'énormes moellons. Les hautes caves sont voûtées, on y accède par un long escalier de pierre. Le visiteur est surpris d'y trouver... le four à pain. A elles seules, ces caves vastes et sèches disent tout le sérieux qu'on mit à bâtir la cure. L'intérieur du bâtiment recèle de grands corridors et de belles chambres chauffées actuellement encore par de gros poêles de catelles peintes par Egli de Aarau. L'un d'entr'eux présente des paysages, des scènes animées comme on en peignait alors. Tout ceci montre à quel point les paroissiens tenaient à bien loger les Ministres du Saint-Evangile.



Cliché Adij 320

Cave du presbytère de Grandval *Photo „Créa“ Moutier*

Le côté nord est occupé par la partie rurale, car jadis bien des ecclésiastiques ne pouvaient vivre que s'ils possédaient du bétail. De nos jours, le rural a été transformé ; il abrite les locaux de paroisse.

L'ensemble formé par l'église, le cimetière et la cure est fort coquet, car un jardinier soigne toute chose avec amour.

Il est temps de quitter le domaine paroissial pour jeter un coup d'œil dans le village de Grandval. A deux cents mètres de la cure nous rencontrons de très vieilles maisons, elles datent des XV^e et XVI^e siècles. Elles sont carrées de base et portent : un toit à quatre pans égaux, le rez-de-chaussée et un étage très bas. La vieille cure est elle aussi très ancienne puisqu'on y lit la date de 1585, mais elle n'a pas de toit à quatre pans. Plusieurs de ces vieilles maisons possèdent encore des chambres voûtées, comme la cuisine. Il nous a été donné d'entendre dire que cette façon de construire, caves, cuisines et chambres voûtées présentait l'avantage de limiter les destructions lors d'incendies de villages. Incendies accidentels ou provoqués par les soldats étrangers, et Dieu sait si de tous temps les soldats surent mettre le feu aux habitations. Lors du passage des envahisseurs, l'incendie consommé, toute la construction de pierre subsistait, il n'y avait qu'à rebâtir la grange et le toit, mais les gens possédaient tout de même un abri.

Le Progrès ! Ces chambres porteraient de nos jours le nom d'abris ; murs épais et voûtés ! on se croirait au XX^e siècle.

Grandval est un village agricole, les fermes y sont nombreuses, mais bien des habitants s'en vont gagner leur pain à la fabrique.

C'est à Grandval que vivait le banneret Visard, celui-là même qui, à Delémont, tint tête à l'évêque de Bâle, alors que ce dernier cherchait à restreindre les libertés des habitants. Les Visard sont encore de nos jours des hommes de grande stature qui ne craignent pas de dire ce qu'ils pensent.

Mais le temps passe, nous prendrons un chemin à flanc de coteau. Il nous conduira, tout en musant à travers champs et prairies, jusqu'à Eschert.

C'est un petit village aux fermes perdues dans les vergers, s'appuyant à un contrefort de Graiteray. Une vingtaine de maisons, un atelier de mécanique, des gens partagés entre le travail de l'usine et celui des champs. Un ancien document mentionne que le pape Alexandre III, en 1179, octroyait à ce village le droit d'exploiter le minerai de fer des pâturages de la commune d'Eschert.

Nous trouvons à Eschert les mêmes maisons jurassiennes que dans les autres villages, elles ont aussi leur grenier construit à quelque distance de la maison.

Il faut que que je vous parle du grenier, mon cher Jean-Pierre, il en vaut la peine, car nous le retrouvons dans chaque village, aussi bien sur la montagne que dans la vallée.

Représentez-vous une petite construction complètement en bois, mesurant quelque cinq mètres de long et quatre de large, dont le faite du toit à deux pans est à quatre mètres du sol. Il est supporté par de massives poutres posées sur des pierres afin que l'humidité ne les pourrisse pas. Les parois sont faites d'épais madriers de six à

huit centimètres d'épaisseur assemblés dans les angles par des découpures en queue d'aronde s'appuyant dressées les unes sur les autres et jointes entr'elles par des nerfs et des rainures, si ce n'est par de grosses chevilles de saule. Car, mon cher, les hommes des temps passés savaient que le saule fournit les meilleures chevilles. La porte, massive, ouverte sur le devant, tourne sur des gonds de bois faisant entendre un grincement qui n'appartient qu'à ces charnières-là. Une forte serrure (il est des greniers qui en possèdent deux) munie d'une clef énorme, ferme le local aussi sûrement qu'une serrure de coffre-fort.

Il faut le dire, le grenier est véritablement le coffre-fort de la famille paysanne. Visitons celui-ci. Vous donnez deux tours de clef et vous poussez la porte qui grince. Une bonne odeur de farine de froment vous enveloppe. Devant vous, trois rangées de grandes cases superposées en gradins ; les enchâtres, appelées ainsi parce que leurs planches sont encastrées directement dans les parois. Les grandes cases inférieures servent à la conservation des grains, celles qui les couvrent en partie, mais en retrait, recevront les semences et celles qui forment l'étage supérieur, plus petites et plus en arrière, seront remplies de fruits ou de légumes séchés. La construction formant un escalier permet d'atteindre chaque chose sans peine. Les deux pignons du grenier sont percés d'une petite lucarne munie d'une plaque de tôle garnie de petits trous formant des dessins originaux. Ces ouvertures assurent l'aération du local. Dans la partie supérieure encore, deux fortes perches rondes allant d'un pignon à l'autre soutiennent des bâtons noirs de suie auxquels pendent les saucisses, les jambons et les quartiers de lard fumés. On suspend également à ces poutres les cloches des vaches pendant la mauvaise saison. Dans un coin du grenier vous trouvez les sacs à farine, souvent marqués au nom du propriétaire et cent autres objets. Vous y trouvez le coffre à farine dans lequel on vide le sac lorsqu'on revient du moulin. Mais c'est encore dans le grenier qu'on trouve le coffre à linge.

Le coffre à linge mérite une mention spéciale, car il représente incontestablement l'union de deux destinées. C'était généralement le fiancé qui le fabriquait au moyen de larges planches épaisses et selon une technique particulière permettant de le rendre incrochetable. Certains coffres mesurent jusqu'à 1 m. 50 de long sur 60 centimètres de large et autant de profondeur. Le coffre porte sur le devant des moulures formant des rectangles ornements de fleurs, de fruits ou d'entrelacs peints en noir, jaune ou rouge. Couleurs solides ou fragiles selon les cas. Couleurs à la gouache souvent, dessins primitifs. Une forte serrure forgée à la main — que seule une grosse clef à paneton armé de traits et de découpures peut ouvrir — met à l'abri des voleurs le trousseau de la fiancée. Nappes et serviettes, draps et linges filés au rouet et tissés au village. C'est dans le coffre encore qu'on glissait dans un casier muni d'un couvercle et disposé sur le côté intérieur, les actes notariés et les papiers de famille. Ajoutez deux larges poignées de fer aux extrémités, plus deux charnières

intérieures permettant de soulever le couvercle et vous avez le véritable coffre jurassien.

Et, pour compléter l'inventaire de la fortune serrée dans le grenier, nous ouvrirons l'armoire de sapin où sont les « habits du dimanche ». Que la ferme brûle, tout n'est pas perdu. Que le grenier lui-même prenne feu, les planches épaisses sont longues à brûler. On aura le temps de sortir l'armoire et le grand coffre, car les larges poignées permettent de s'y mettre quatre pour le transporter.

Tout a été prévu. Sagesse des temps anciens où la prudence et l'économie présidaient à l'établissement du jeune ménage.

Cette sagesse de nos prédécesseurs, nous la retrouvons, non pas seulement dans la manière de construire, mais également dans le choix de l'emplacement des villages.

Si Corcelles, Crémines et Grandval sont placés au bord de la rivière (afin d'avoir l'eau à portée de la main en cas d'incendie), Eschert est bâti sur une colline comme une sentinelle placée à l'entrée du vallon. Mais le village qui semble le mieux installé, c'est Belprahon.

Belprahon se prélasse au soleil. Il est assis dans une combe ensoleillée comme dans un fauteuil dont le dossier serait le flanc de Raimeux et les accoudoirs, deux collines placées de part et d'autre du village, monticules protégeant les maisons et de la bise qui mord en hiver et du vent qui fait tomber les fruits. Un ruisseau coule à ses pieds, ses riches campagnes s'étendent devant lui, ses pâturages lui font comme une écharpe fleurie.

Belprahon est le village campagnard qu'aucune maison ne dépare, car toutes sont des fermes, hormis l'école au centre du hameau.

Si vous passez en automobile le long du val, par la route cantonale, vous ne le verrez pas, ce petit coin joli, car il est masqué par un ressaut de terrain. C'est pourquoi il ne se livre qu'à ses véritables amis et non pas à de vagues amis de passage, rassasiés de voyages.

Toutefois, c'est de cette route cantonale que se détache celle qui conduit par de grands lacets à Belprahon, c'est un chemin sans histoire. Mais il n'en est pas de même pour les trois autres chemins qui abordent le village, l'un de l'est, venant de Grandval, l'autre de l'ouest, venant de Moutier est le troisième descendant de Raimeux.

Le premier s'amorce à la halte de Grandval pour s'engager dans les champs, puis après avoir franchi la haie qui les sépare des pâturages, il s'en va flânant, tantôt en plein soleil, tantôt passant sous les branches des grands et beaux arbres qu'ont respectés les bûcherons. Il aboutit, ce chemin, dans le village après avoir passé en-dessous du champ de courses. Car il faut le dire, c'est à Belprahon que tous les deux ans, la Société de cavalerie de la Prévôté organise une course de chevaux qui chaque fois remporte un succès mérité. Ce chemin est une très ancienne voie de communication, elle avait comme avantage, si ce n'est d'être de pente régulière, celui d'être construite sur un terrain sec et au droit de la vallée.

Le deuxième chemin est en quelque sorte le prolongement du premier. Il s'en va de Belprahon vers Moutier en passant sur Crêt. Il muse, ce chemin, tout au long des haies, s'écarte un peu dans la



Cliché Adij 321

Un coin de Belprahon

Photo „Créa“ Moutier

pâturage puis revient vers les cultures, serré de près par la forêt qui descend très bas au flanc de Raimeux fort rapide dans cette partie. A Crêt, il descend brusquement dans la vallée en passant devant de nouvelles maisons accrochées à la montagne.

Les gens de Moutier le connaissent bien, ce chemin des champs, car pour le citadin il est agréable de trouver à une portée de fusil la vraie campagne, avec les ronces qui garnissent de leurs grappes de perles noires les buissons bordant le sentier, avec les baies des arbres et des haies agrestes.

Et si vous avez le pied sûr et le cœur bien accroché, vous prendrez le quatrième chemin qui de Belprahon vous conduit à Raimeux. C'est la charrière taillée dans la montagne. Elle réserve au promeneur les mille surprises de l'ascension par des échappées sur Moutier et, plus haut, sur les gorges. Tous ceux qui eurent le privilège de gravir cette charrière ont goûté les plus pures joies que nous réserve

la montagne. Leur effort a été récompensé par l'arrivée à Raimeux de Belprahon où un petit groupe de chalets à foin les accueillit.

Mais revenons au village pour en connaître un peu mieux la topographie.

Ici, point de rue bien astiquée, point de trottoir tiré au cordeau, point d'asphalte, mais un chemin qui s'insinue entre les fermes, sur lequel le soulier crisse ; chemin rural, chemin villageois. Ici, il est bien un peu raide et le pied doit s'y tenir fermement, mais là, il se coule tout à côté d'une remise pour s'arrêter bientôt devant un grenier bruni par les ans. Il monte, il descend, il semble s'amuser à cache-cache parmi les maisons jurassiennes. Il est le vrai chemin, comme Belprahon est le vrai village. On ne trouve au bord du chemin point de grand magasin, mais une petite épicerie — qui vend de tout ; une école comme il se doit et une auberge, comme c'est la coutume. Un bureau de poste avec sa plaque rouge et blanche et sa boîte aux lettres jaune, puis des fontaines, car où irait boire le bétail s'il n'y avait point de fontaine. La grande fontaine du centre est monumentale, elle possède un bassin octogonal, c'est le luxe de la place. Mais il est un autre luxe au village, il se trouve dans les étables où il y a de belles vaches et dans les écuries où il y a de beaux chevaux. Les gens de Belprahon aiment le cheval puisqu'ils lui font fête comme lui font fête tous les vrais paysans, car c'est par le bétail qu'on vit et que sans lui on mourrait. Il y a aussi la campagne qui est belle et productive, il y a les fleurs dans les jardinets des ménagères et les légumes et les tomates qui rougissent attachées à leurs échelas.

C'est un village paisible, assis au pied de la montagne. Il se baigne de soleil et d'air pur. Il ne connaît pas la circulation immense de la ville, ni ses odeurs mauvaises, ni son bruit. Il vit de sa vie d'honnête village, dans la paix des champs, dans l'odeur des pins chauffés par les chaleurs de l'été, dans l'air pur de la vallée. C'est le village qui a su rester ce qu'il était et qui s'en contente. C'est le village de la tranquillité et du repos. C'est le lieu où on retrempe ses forces usées par la ville.

C'est un village paisible d'un paisible vallon dans lequel nous sentons la grâce qui nous a été donnée, de vivre dans la vraie nature parmi des gens que n'ont point illusionné les mirages des cités surpeuplées.

Ainsi, nous pouvons chanter avec le poète J.-F. Geissbühler :

*Mon vallon s'ouvre comme un nid
Devant le ciel de mon pays,
Les maisons blanches du village
Semblent rire dans le feuillage
Ecoute, écoute, l'âme du pays,
Elle est là ! elle est là ! L'âme de mon pays.*

Et voilà, mon cher Jean-Pierre, jetées en vrac quelques pages de notre histoire, de notre vie, de notre pays.

Je vous vois lire cette missive, assis dans votre fauteuil et sourire un brin en évoquant cette vie simple du campagnard que nous sommes. Mais je parie qu'au tréfonds de vous-même vous souhaitez connaître de plus près toutes les choses dont cette lettre vous parle.

Venez nous voir, vous ne serez pas déçu.

Crémines, le 20 novembre 1951.

Votre P. Borel.



Action de solidarité en faveur des communes des C. J.

(ADIJ et PRO JURA)

Rapport de situation au 10 décembre 1951

- 1) Le montant total des souscriptions reste inchangé depuis notre dernier rapport ; il est de Fr. 127,564.—.
- 2) Les communes de Bourrignon, Cornol, Develier, Ederswiler, Miécourt, Orvin, Le Peuchapatte, Prêles, Romont, Sonceboz et Vaufelin n'ont toujours pas pris de décision.
- 3) Le total des contributions versées à ce jour s'élève (intérêts compris) à Fr. 77,804.—.